Rentrée d'hiver
2021
Métailié

SOMMAIRE

JANVIER

Camila Sosa Villada 4
Argentine
Les Vilaines
BIBLIOTHÈQUE HISPANO-AMÉRICAINE

Ondjaki 8
Angola
GrandMèreDixNeuf et le secret du Soviétique
BIBLIOTHÈQUE PORTUGAISE

Mick Kitson 12
Écosse
Analphabète
BIBLIOTHÈQUE ÉCOSSAISE

FÉVRIER

Arnaldur Indridason 16
Islande
La Pierre du remords
BIBLIOTHÈQUE NORDIQUE (NOIR)

Rafael Reig 20
Espagne
Des chrysanthèmes jaunes
BIBLIOTHÈQUE HISPANIQUE

Carlo Lucarelli 24
Italie
Une affaire italienne
BIBLIOTHÈQUE ITALIENNE (NOIR)

Thomas Melle 28
Allemagne
Le Monde dans le dos
BIBLIOTHÈQUE ALLEMANDE

Camila
Sosa Villada
Les Vilaines
Métailié

En librairie le 14 janvier 2021
Bibliothèque hispano-américaine
Titre original : *Las malas*
Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Laura Alcoba
208 pages / 18,60€
ISBN : 979-10-226-1079-7
Disponible en numérique : 14,99 €

« Des miracles et des instants de beauté se déploient avec une tendresse rageuse page après page. »

El Tiempo

« Une écriture insolente, intelligente et unique, soyeuse comme la peau mais aussi capable de se hérisser et de montrer ses griffes, propres et bien vernies. Un mélange de mémoire, invention, tendresse et sang. Un roman original et puissant. »

Página 12

© Alejandro Guyot

Camila SOSA VILLADA est née en 1982 à La Falda, en Argentine. Elle a été prostituée, vendeuse de rue et femme de chambre. Elle a fait des études de communication et de théâtre. Devenue actrice et chanteuse, elle est aussi l'une des écrivains les plus reconnues en Argentine ces dernières années. *Les Vilaines*, en cours de traduction dans cinq langues, est son premier roman.

La Tante Encarna porte tout son poids sur ses talons aiguilles au cours des nuits de la zone rouge du parc Sarmiento, à Córdoba, en Argentine. La Tante – gourou, mère protectrice avec des seins gonflés d'huile de moteur d'avion – partage sa vie avec d'autres membres de la communauté trans, sa sororité d'orphelines, résistant aux bottes des flics et des clients, entre échanges sur les derniers feuilletons télé brésiliens, les rêves inavouables, amour, humour et aussi des souvenirs qui rentrent tous dans un petit sac à main en plastique bon marché. Une nuit, entre branches sèches et roseaux épineux, elles trouvent un bébé abandonné qu'elles adoptent clandestinement. Elles l'appelleront Éclat des Yeux.

Premier roman fulgurant, sans misérabilisme, sans auto-compassion, *Les Vilaines* raconte la fureur et la fête d'être trans. Avec un langage qui est mémoire, invention, tendresse et sang, ce livre est un conte de fées et de terreur, un portrait de groupe, une relecture de la littérature fantastique, un manifeste explosif qui nous fait ressentir la douleur et la force de survie d'un groupe de femmes qui auraient voulu devenir reines mais ont souvent fini dans un fossé. Un texte qu'on souhaite faire lire au monde entier qui nous rappelle que « ce que la nature ne te donne pas, l'enfer te le prête ».

QUESTIONS À L'AUTEUR

1. La Tante Encarna, une trans de 178 ans qui trouve un bébé dans un parc, est au centre de votre roman. D'où et comment naît ce personnage fabuleux ? De quelle manière la Tante Encarna représente le « pouvoir de la transparence et l'art de l'éblouissement » que toute trans reçoit à sa naissance ?

J'ai d'abord approché la Tante Encarna au théâtre. J'ai écrit un monologue pour elle où elle y parlait de miracles et racontait la nuit où elle avait trouvé un bébé dans le Parc Sarmiento. Elle apparaissait à la fin d'une pièce intitulée *Le Cabaret de la Défunte Correa*. Pendant toute cette année, 2017, j'ai retravaillé son histoire en la récrivant comme une narration jusqu'à arriver à une quarantaine de pages que j'ai envoyées à mon éditeur argentin Juan Forn. Son histoire ne pouvait pas être racontée sans celle de la vie d'autres trans qui faisaient partie de son réseau. De cette manière, le livre approche le réalisme car la vie de toutes les trans est vécue en fonction d'autres trans qui apprennent à celles qui viennent de naître comment toucher le monde, comment vivre les corps. Les unes ne pourraient pas exister sans les autres. Par ailleurs, la Tante Encarna est en effet éblouissante, mais elle fait partie de ces trans qui n'ont plus besoin de devenir transparentes. Ça, c'est pour les autres. La Tante, dans le roman, jusqu'à tard dans l'histoire, n'a pas besoin d'être invisible : c'est une femme presque immortelle.

2. « Personne sur cette terre n'a vraiment dormi si une trans ne lui a pas chanté une berceuse », « La langue est à moi », « Notre corps est notre patrie » sont des phrases très puissantes du roman. Pourriez-vous nous parler de votre façon d'écrire, de votre langage, de comment vous conjuguez imagination, poésie, identité et la très violente réalité de la nuit ?

Je vis dans ce monde qui a déjà été construit pour moi. Je ne peux pas séparer mon écriture de la façon dont la vie m'a été donnée. Tout ce que j'ai connu et appris du monde l'a été à travers la fiction, qui venait de la lecture, de la télévision, de l'oralité, d'abord celle des femmes de ma famille et, ensuite, des trans. J'ai grandi en écoutant des histoires sur mes oncles qui parlaient avec les animaux ou signaient des pactes avec le diable. Je suis ici non pas pour laisser un cadavre mais pour laisser un récit. Un récit comme un cri dans ce silence artificiel dans lequel nous nageons, aveugles, à cause de ce vice de ne pas vouloir savoir ce que nous savons. Lorca disait : *Agonie, agonie, rêve, ferment et rêve, voici le monde, ami, agonie.* Je ne suis plus une trans tiers-mondiste qui écrit ou qui joue ou qui chante, je ne suis plus une prostituée à la retraite, je suis l'écriture d'une façon d'être en vie. Mon corps est fait de musique, de poésie et des trans qui grimpaient aux arbres pour échapper à la police.

Ondjaki
GrandMère
DixNeuf
et le secret
du Soviétique
Métailié

En librairie le 21 janvier 2021
Bibliothèque portugaise
Titre original : *AvóDezanove e o segredo do Soviético*
Traduit du portugais (Angola) par Danielle Schramm
192 pages / 17,60 €
ISBN : 979-10-226-1096-4
Disponible en numérique : 12,99 €

Un roman au charme plein d'humour, une *Guerre des boutons* tropicale. Un régal de lecture pour les âmes tendres.

© Daniel Mordzinzski

NDALU DE ALMEIDA, ONDJAKI, né à Luanda en 1977, est l'un des écrivains lusophones les plus prometteurs du continent africain. Après des études de sociologie, il travaille sur des projets cinématographiques. Ondjaki a déjà reçu de nombreux prix importants, dont le prestigieux prix Jabuti (jeunesse), le Prix Saramago en 2013 pour *Les Transparents*. Après avoir vécu au Brésil, il vient d'ouvrir la librairie Kiela, une des premières librairies littéraires de Luanda.

Dans une banlieue de Luanda près d'une petite plage, GrandMèreDixNeuf (on l'a amputée d'un orteil) s'occupe de toute une bande de gamins, curieux et débrouillards, amateurs de baignades et de fruits chapardés. Des coopérants soviétiques construisent un Mausolée gigantesque pour la momie de Agostinho Neto, le père de la Révolution. La guerre civile est terminée, ils vont moderniser le quartier si bien situé au bord de la mer. L'un des officiers est ami de la GrandMère, sa maison a toujours de l'électricité grâce à la dérivation qu'il lui a installée. Il souffre de cette chaleur, de ce soleil impitoyable, il rêve des hivers russes.

Les enfants ne veulent pas qu'on touche à leur quartier, ils prennent les choses en main pour pouvoir continuer à plonger dans la mer pour pousser des "cris bleu".

Un roman au charme plein d'humour, une *Guerre des boutons* tropicale, et une traversée de l'histoire de l'Angola, quelques fantômes discrets. Le tout servi par une écriture élégante, poétique et ironique. Un régal de lecture.

À propos des *Transparents* (Métailié, 2015) :

- Prix Littérature-monde étranger 2016

« Enchanteur, original, ébouriffant, subtil, imaginatif, savant, brillant, troublant, Ondjaki est tout sauf un romancier naturaliste. »

Sébastien Lapaque, *Le Figaro Littéraire*

« Durant près de 400 pages, porté par la puissance de son style onirique et poétique, le lecteur se pose au cœur d'un vieil immeuble de Luanda, aux côtés de ses habitants, de ses habitudes et de sa temporalité flegmatique. »

Frédérique Briard, *Marianne*

QUESTIONS À L'AUTEUR

1. Vous avez dit un jour dans une interview que votre grand-mère « vous a construit votre temps littéraire ». Est-ce que le personnage de GrandMèreDixNeuf est un hommage à votre grand-mère ? Pouvez-vous nous en dire plus ?

Oui, le personnage de GrandMèreDixNeuf est en réalité ma grand-mère. Toute sa vie, elle m'a appris que nous sommes toujours « plusieurs personnes » à la fois. Par les liens du sang, elle a été la mère de ma mère, et donc ma grand-mère, mais aussi celle de tous les copains de ma rue.

Parfois, je me demande si c'est moi qui écris. J'ai senti sa présence tout au long de l'écriture de ce livre, tout comme celle de l'autre grand-mère, sa sœur, GrandMèreCatarina.

Tout est question de temps et d'espace et il ne s'agit jamais d'un chemin tout droit, non, mais d'un chemin très imagé et sinueux. Le temps n'est pas inscrit sur notre peau comme sur notre montre. Il est à l'intérieur de nous, dans nos cœurs.

2. La ville de Luanda que vous décrivez ressemble un peu à un paradis perdu. Comment était la ville de votre enfance ? Comment est-elle aujourd'hui ?

Je pense que, si vous n'êtes pas d'ici, la ville peut en effet ressembler à un paradis perdu ou au plus beau des paradis, ou même à un paradis chaotique. Mais cela n'a rien à voir avec le fait d'être angolais ou pas, il s'agit ici une ville placée dans un temps très spécifique, les années 1980, et cette époque n'existe plus. De plus les enfants ont tendance à voir le monde qui les entoure comme leur paradis à eux. L'enfance est un lieu d'une grande beauté, pas forcément parce que c'est un lieu mais parce que, lorsque vous êtes enfant, cet endroit vous appartient et c'est ainsi que vous faites partie du monde.

Aujourd'hui Luanda est une ville énorme de 8 millions d'habitants. Un autre espace, un autre temps avec d'autres histoires qui peuvent être racontées par moi, par de jeunes enfants ou par nos aînés. Luanda est une voix profonde qui cherche des gens qui parleront d'elle.

Mick Kitson
Analphabète
Métailié

En librairie le 28 janvier 2021
Bibliothèque écossaise
Titre original : *Mary Peace*
Traduit de l'anglais (Écosse)
par Céline Schwaller
256 pages / 18 €
ISBN : 979-10-226-1080-3
Disponible en numérique : 12,99 €

Par l'auteur du *Manuel de survie à l'usage des jeunes filles* : la cavale d'une arnaqueuse analphabète.
Un deuxième roman drôle et captivant.

© Alan McCredie

Mick KITSON est né au Pays de Galles et a étudié l'anglais à l'université avant de lancer le groupe de rock The Senators dans les années 80, avec son frère Jim. Journaliste pendant plusieurs années, il est devenu professeur d'anglais. Il vit dans le Fife, en Écosse, il aime pêcher à la mouche, jouer du banjo, cultiver des framboises, et il construit des bateaux.

Sur son lit de mort son père lui a fait promettre de ne jamais essayer de retrouver sa mère qui les a abandonnés quand il était bébé. Mais comment trouver Mary Peace, cette femme élevée dans une communauté créée par son père, gourou et cultivateur de fraises. Il lui a lu dès l'enfance la Bible, le Coran, le *Livre des Morts tibétain*, *Mein Kampf*, *Le Manifeste communiste*… mais ne lui pas appris à lire et à écrire. Elle n'est jamais allée à l'école. Elle se débrouille avec les nombres, elle sait faire sa signature. En fait, elle sait faire tout un tas de signatures en fonction de ce qu'elle signe. Il lui a aussi appris à ne rien vouloir de matériel, mais, sur ce coup-là, il n'a pas réussi. Elle adore le luxe. Elle arnaque, vole et fuit. Les hommes riches et naïfs sont sa proie de prédilection. Mary a du métier et sait effacer ses traces. Mais cette fois c'est Jimmy Shaski, un jeune homme débrouillard, son fils, qui est à ses trousses. Ainsi que Julie Jones, la flic tenace.

Un roman drôle, puissant et lumineux. Dans un style simple et fluide, l'auteur touche à des sujets complexes comme l'abandon, la misère et la déception, avec un humour et une légèreté qui captivent et émeuvent.

À propos de *Manuel de survie à l'usage des jeunes filles* (Métailié, 2018) :

« Le récit comporte tout ce que l'être humain peut avoir en lui de générosité, d'espoir, de cruauté et d'innocence. Il oscille sans cesse entre une forme de réalisme magique et une poésie touchante. »

Stéphanie Janicot, *La Croix*

« Un régal. Une sorte de version féminine et trash de Tom Sawyer au temps de Google. »

Jérôme Dupuis, *L'Express*

« Cette robinsonnade a l'attrait d'un conte extraordinairement ancré dans les choses concrètes. La perte des repères, du temps mesuré, rend encore plus aiguës les sensations de proximité avec la nature. »

Frédérique Fanchette, *Libération*

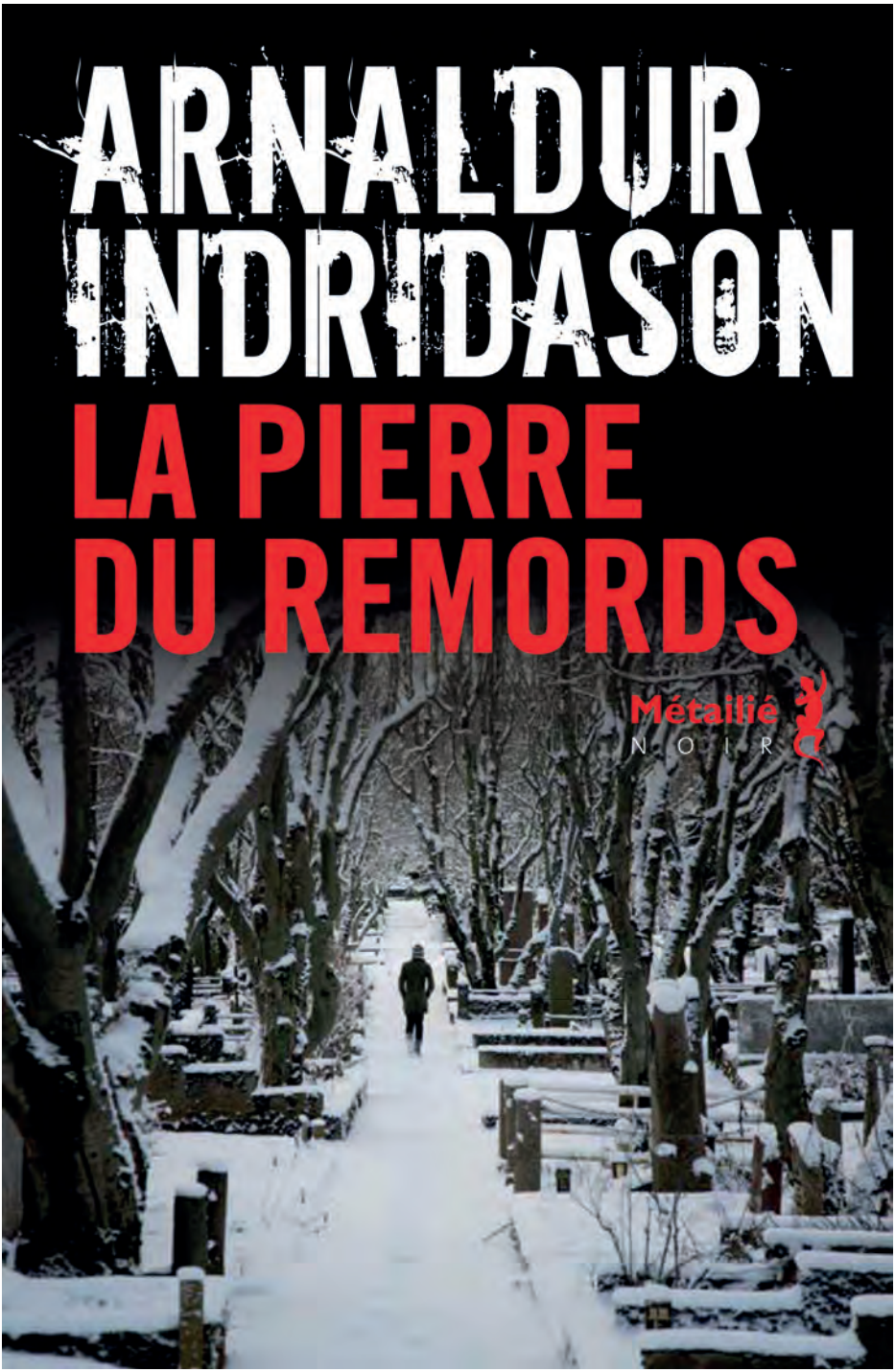
QUESTIONS À L'AUTEUR

1. Vous avez conçu votre premier roman avec l'idée d'écrire un livre que vous aimeriez faire lire à vos élèves. Que croyez-vous qu'ils vont penser de votre deuxième roman et de Mary Peace, votre héroïne analphabète et arnaqueuse ?

À vrai dire, j'ai voulu créer un personnage principal pas sympathique, quelqu'un avec qui on ne se sentirait pas forcément à l'aise. J'ai souvent dit aux élèves qu'on n'a pas besoin d'aimer un personnage, mais on a toujours besoin de comprendre et de ressentir quelque chose sur la façon dont il se sent piégé. Je pense que tous les bons personnages sont piégés d'une manière ou d'une autre et l'histoire se développe le plus souvent autour de la façon dont ils arrivent à s'en sortir. J'aime beaucoup le romancier Pascal Garnier, tous ses personnages sont des gens affreux, des gens qui vous feraient changer de trottoir si vous les croisiez, mais ils sont tous captivants, fascinants et passionnants. Ces sentiments naissent d'une écriture brillante, mais aussi et surtout du fait que nous aimons tous lire des histoires sur des gens qui se comportent beaucoup moins bien que nous.

2. La fuite est omniprésente dans votre livre. Partir à l'aventure est une condition de votre littérature ?

Oui, tout ce que j'écris porte sur des gens qui s'enfuient, même mon nouveau livre jeunesse est sur des écureuils roux qui partent à la recherche d'une nouvelle maison. Quand j'étais enfant, je ressentais constamment le besoin de m'enfuir, de m'éloigner de mes très malheureux parents et de la personne que j'étais alors, et c'est pour cela que je pense avoir appris à m'évader avec mon imagination. Quand je suis devenu quinquagénaire, j'ai finalement commencé à écrire sur tout ça. Et puis, il faut dire aussi que toute ma vie j'ai fantasmé sur le fait de tout quitter et de me créer une nouvelle identité : peut-être le ferai-je un jour avant de devenir trop vieux.


ARNALDUR
INDRIDASON
LA PIERRE
DU REMORDS
Métailié
NOIR

En librairie le 4 février 2021
Bibliothèque nordique
NOIR
Titre original : *Tregasteinn*
Traduit de l'islandais
par Éric Boury
352 pages / 21,50 €
ISBN : 979-10-226-1106-0
Disponible en numérique : 14,99 €

Après *Ce que savait la nuit* (2019) et *Les Fantômes de Reykjavik* (2020), le troisième volet de la série Konrad, plus simenonien que jamais.

© Philippe Matsas

Arnaldur INDRIDASON est né à Reykjavik en 1961. Historien de formation, d'abord journaliste et critique de cinéma, il se consacre à l'écriture à partir de 1997. Il est l'auteur mondialement connu de romans noirs couronnés par les prix les plus prestigieux. Il est traduit dans 40 langues.

Une femme est assassinée chez elle. Sur son bureau, on retrouve le numéro de téléphone de Konrad, ancien policer. L'enquête révèle rapidement qu'elle l'avait contacté récemment pour lui demander de retrouver l'enfant qu'elle avait mis au monde cinquante ans plus tôt, et qu'elle avait abandonné juste après sa naissance. Maintenant désolé de lui avoir refusé son aide, Konrad s'emploie à réparer son erreur. Il retrouve les membres d'un mouvement religieux contre l'avortement et reconstruit l'histoire d'une jeune fille violée dans le bar où elle travaillait. Il retrouve aussi un clochard équivoque, des trafiquants de drogue et même des fragments de l'histoire de la mort violente de son père.

Lorsqu'il retrouvera l'enfant, il mesurera l'ampleur de la tragédie dans laquelle son intuition et son entêtement l'ont plongé.

Konrad se révèle un enquêteur sensible à la souffrance des autres, d'une humanité touchante.

Dans une construction particulièrement habile et haletante, *La Pierre du remords* est un roman captivant et impitoyable sur la honte, le désespoir et l'intensité des remords qui reviennent nous hanter.

À propos des *Fantômes de Reykjavik* (Métailié, 2020) :
« Indridason livre, une fois de plus, une réflexion féroce et passionnante sur la société islandaise. »

Marie-Josée Sirach, *L'Humanité Dimanche*

À propos des *Ce que savait la nuit* (Métailié, 2019) :
« Le patron du polar nordique fore l'ambiguïté humaine en conteur discret mais imparable. »

Sabrina Champenois, *Libération*

« Rebondissements soigneusement distillés, atmosphère mélancolique, style sec et élégant… On renoue avec plaisir avec Indridason et, même si on adorait l'inspecteur Erlendur, on a déjà adopté Konrad. »

Catherine Balle, *Le Parisien*

QUESTIONS AU TRADUCTEUR

1. Éric, c'est votre 20e titre d'Arnaldur Indridason traduit. Vous nous avez confié avoir toujours autant de plaisir à le traduire, dites-nous pourquoi !

Eh bien oui – et je ne boude pas mon plaisir ! Quand j'ai commencé la traduction de *La Pierre du remords*, je me suis rendu compte que c'était le 20e livre d'Arnaldur que je traduisais en français et je me suis fait la réflexion que je n'avais jamais lu dans ma vie 20 livres du même auteur. Dès que je suis entré dans ce nouveau texte, je m'y suis senti parfaitement à l'aise. Je retrouvais l'univers d'Arnaldur, sa vision de l'Islande, son écriture à la fois simple et riche. J'avais l'impression d'être chez moi et j'étais heureux de me mettre devant mon ordinateur chaque matin pour passer la journée à travailler.

2. Grâce à vous notamment, nous avons accès maintenant aux plus grands auteurs islandais contemporains, diriez-vous qu'Arnaldur Indridason a une langue spécifique ?

Les traducteurs d'islandais sont en effet une denrée rare ! La langue d'Indridason est à la fois simple, riche et évocatrice. Cet écrivain sait d'instinct brosser le portrait d'un personnage en quelques traits sans sombrer dans de longues descriptions. Il en va d'ailleurs de même pour les lieux. Arnaldur est extrêmement doué pour installer une atmosphère sans s'appesantir sur une foule de détails, mais en sélectionnant les caractéristiques essentielles de ce qu'il décrit. Il reste toujours dans la simplicité, sans recourir aux métaphores complexes ou aux envolées lyriques. C'est sans doute de cette apparente simplicité que naissent la profondeur et la poésie de ses romans.

Rafael Reig
Des chrysanthèmes jaunes
Métailié

En librairie le 11 février 2021
Bibliothèque hispanique
Titre original : *Para morir iguales*
Traduit de l'espagnol
par Myriam Chirousse
352 pages / 22 €
ISBN : 979-10-226-1086-5
Disponible en numérique : 14,99 €

Un roman féroce sur l'amitié et le temps qui passe dans l'Espagne de l'après-Franco.

© Itziar Guzmán

Rafael REIG est né à Cangas de Onís (Asturias) en 1963. Il a vécu son enfance en Colombie avant de revenir étudier à Madrid. Il a enseigné la littérature aux États-Unis et s'est récemment installé comme libraire. Il est également l'auteur de *Ce qui n'est pas écrit* (Métailié, 2014) et de *La Position du pion* (Métailié, 2017).

Gouvernée par la main ferme des bonnes sœurs, l'enfance de Pedrito n'a pas été facile et l'adulte qu'il est devenu n'arrive pas à s'en défaire. Pourtant, c'est à ce moment-là qu'il rencontre ses meilleurs amis, Escurín, avec ses yeux de garçon de café portugais, et Pardeza, démocrate en devenir qui penche autant à gauche qu'à droite, ainsi que Mercedes, l'amour de sa vie, hautaine, légèrement exhibitionniste et à peine au courant de l'existence de Pedrito.

Tandis que l'Espagne de l'après-Franco découvre une vague érotique, la vie de Pedro est bouleversée lorsque ses grands-parents apparaissent pour lui offrir un « Grand Avenir » au beau milieu de la petite-bourgeoisie madrilène, là où pullulent les « gens charmants ». Loin de ses amis, « les invisibles », mais toujours accompagné de la Vierge Marie – qui lui apparaît régulièrement pour le conseiller, quoique parfois un peu dévêtue et toujours pressée – et d'un nouveau copain, le grand Carlón – un jeune Sherlock Holmes en surpoids –, Pedrito décide de devenir affreusement riche, malgré les risques que cela comporte.

Avec un humour féroce et un sens de la repartie inégalable, Rafael Reig dresse ici le portrait d'une génération désenchantée qui pense qu'elle en a peut-être fini avec le passé, mais le passé n'en a pas fini avec elle.

À propos de *La Position du pion* (Métailié, 2017) :

« Nourri de jeu et de paralittérature, *La Position du pion* dit avec humour et intelligence la nécessité de régénérer la force critique de l'art par un frottement avec la culture populaire. »

Anaïs Héluin, *Politis*

« Incendiant la tiédeur des engagements politiques de certains antifranquistes, dénonçant les bases impures de tout un système, La position du pion est un excellent roman politique. »

Elise Lépine, *Transfuge*

QUESTIONS À L'AUTEUR

1. Vous dressez un portrait de l'après-Franco où, contrairement à beaucoup de romans sur cette même période, priment l'humour, l'ironie et l'érotisme. Pourquoi raconter cette période sous cet angle ?

L'humour est toujours un acte de légitime défense : afin de mieux raconter la réalité, nous avons besoin du regard précis de l'humour, qui protège aussi le lecteur contre l'ennui. Pedro et ses amis ont vécu, tout comme moi, l'explosion de la liberté sexuelle en Espagne après la mort de Franco ; mais ils ont dû le vivre à l'âge de 12 ans ! Leur vie d'adulte, si difficile, ambiguë et contradictoire, est le résultat émouvant de ces enfances. En même temps, l'Espagne contemporaine est le produit de ces années de transition démocratique, sur laquelle nous portons aujourd'hui un autre regard, parce que personne ne peut savoir ce que lui réserve le passé.

2. Vos personnages partagent un vécu commun difficile. Quel est le rôle de l'amitié lorsqu'on se construit dans l'adversité ?

Personne n'existe tout seul, nous vivons les uns avec les autres, et tous ceux avec qui nous partageons nos vies ont une influence sur ce que nous sommes. Les amitiés indestructibles de l'enfance sont précisément cela : une escalade en cordée, nous mettons notre identité entre les mains de nos amis. Une partie de notre enfance appartient à tous ceux qui nous ont connus à cette époque et nous aussi nous conservons des bouts de l'enfance de nos amis. C'est pour cela que, devenus adultes, nous sommes comme deux voiliers à l'horizon, qui naviguent dans des directions opposées, mais poussés par le même vent qui souffle pour nous depuis la cour d'école.

CARLO
LUCARELLI
UNE AFFAIRE
ITALIENNE
Métailié
NOIR

En librairie le 18 février 2021
Bibliothèque italienne
NOIR
Titre original : *Intrigo italiano*
Traduit de l'italien
par Serge Quadruppani
192 pages / 20,30 €
ISBN : 979-10-226-1101-5
Disponible en numérique : 14,99 €

Le retour du commissaire De Luca, meilleur flic d'Italie pendant le fascisme, qui a fait le succès de Carlo Lucarelli, best-seller en Italie.

© Rowohlt

Chroniqueur, scénariste et dramaturge italien né à Parme en 1960, Carlo LUCARELLI a publié de nombreux livres, romans policiers, thrillers et livres d'enquêtes, dont les best-sellers *Misteri d'Italia* et *Nuovi Misteri d'Italia*, enquêtes sur des faits divers non résolus. Il écrit également des scénarios de BD et anime une célèbre émission de télévision sur des affaires non résolues.

Dans une Bologne sous la neige, quelques jours avant Noël 1953, la très belle épouse d'un professeur universitaire est retrouvée noyée dans une baignoire. Pour découvrir ce qui s'est passé, la police a besoin d'un vrai limier et fait appel au commissaire De Luca, policier de renom pendant la période fasciste et qui avait été mis sur la touche depuis cinq ans. Mais malgré les pistes, les traces et les indices qui s'offrent à De Luca, rien n'est ce qu'il paraît. Épaulé par un jeune policier censé l'aider (ou l'espionner), séduit par une très jeune chanteuse de jazz avec un passé de partisane, le commissaire se retrouve au milieu d'une affaire ambiguë et dangereuse qui l'obligera à s'immiscer dans les coulisses des guerres politiques et du milieu musical et mondain de la ville.

Avec son talent pour construire des intrigues convaincantes et ses solides connaissances historiques, Carlo Lucarelli écrit un récit au charme puissant dans l'Italie de l'après-guerre, entre frivolités du festival de San Remo et violences sourdes de la guerre froide.

À propos du *Temps des hyènes* (Métailié, 2018) :

« Les traits d'esprit et le second degré irriguent ce récit dense de moins de 200 pages. Sans que cela empêche l'écrivain de décrire l'exploitation, la maltraitance et le viol des Africaines par des colons profitant de leur position. »

Abel Mestre, *Le Monde des Livres*

« Carlo Lucarelli allie le plaisir de la fable avec la peinture d'un microcosme colonial rongé par la cupidité et le racisme. Une petite merveille à déguster lentement. »

Sophie Joubert, *L'Humanité*

QUESTIONS À L'AUTEUR

1. Dans les années 1990, vous avez écrit une trilogie où votre personnage principal était le commissaire De Luca, connu comme le meilleur flic d'Italie pendant le fascisme. Pourquoi avez-vous mis plus de vingt ans pour écrire un nouveau livre avec De Luca et pourquoi l'avez-vous situé au début de la guerre froide ?

Depuis tout petit, ma mère me voyait tout le temps écrire au lieu de jouer ou de faire tout ce que les autres gamins faisaient. Elle me demandait ce que je fabriquais et je lui répondais que j'écrivais l'histoire d'un homme, etc., etc., etc., et après lui avoir raconté toute l'histoire je n'avais plus envie de finir de l'écrire. Dès lors, j'ai compris que j'étais plus un narrateur qu'un écrivain et que, d'une certaine manière, une chose déjà racontée perdait une grande partie de sa force.

J'ai arrêté d'écrire les histoires du commissaire De Luca lorsque j'ai commencé à présenter une émission télé sur les intrigues et les stratégies du pouvoir politique et criminel de mon pays. J'étais donc en train de raconter toutes ces intrigues à la télé, mais quand mon émission s'est arrêtée, mon commissaire est revenu, prêt à les raconter de nouveau lui-même. Et il a tout repris là où je l'avais laissé, au début des années 1950, au moment où certaines personnes souhaitaient que cette belle créature enthousiasmante qu'était la toute jeune République italienne devienne quelque chose d'autre, de plus faible et de malade.

2. La frivolité médiatique et le milieu musical de la ville font partie intégrante de votre livre. La mondanité et la médiatisation à outrance font nécessairement partie des intrigues politiques italiennes depuis les an-nées 1950 ?

Dans mon roman, la musique est très présente parce que, dans les premières années de l'après-guerre, Bologne était une ville très musicale. Elle voulait vivre, danser et s'amuser avec les orchestres traditionnels et avec le jazz, qu'elle commençait à redécouvrir. Mais c'était plus que cela, elle voulait vivre et renaître. La mondanité était, et est toujours aussi, une forme de contrôle. J'ai étudié cette période historique en lisant les hebdomadaires de l'époque : on y trouve des articles sur la guerre froide et sur la peur de la bombe, mais en une on trouve le plus souvent les mariages royaux et les caprices des stars de cinéma.

Thomas Melle
Le monde dans le dos
Métailié

En librairie le 25 février 2021
Bibliothèque allemande
Titre original : *Die Welt im Rücken*
Traduit de l'allemand
par Mathilde Julia Sobottke
320 pages / 21,50 €
ISBN : 979-10-226-1036-0
Disponible en numérique : 14,99 €

Autobiographie, fiction, chronique captivante de la bipolarité – un objet d'une force littéraire inouïe. Thomas Melle fait éclater la notion du genre et montre que la maladie peut être aussi une machine à fabriquer des fictions.

© Dagmar Morath

Thomas MELLE est né en 1975. Il a étudié la littérature comparée et la philosophie à Tübingen et aux États-Unis, il est écrivain, dramaturge et traducteur. Il fait des débuts très remarqués en 2011 avec le roman *Sickster* (lauréat du Prix Franz Hessel). Son roman *3000 €* a obtenu le Prix de littérature de la Ville de Berlin en 2014. *Le Monde dans le dos* a obtenu le Prix Klopstock 2017 et a été finaliste du Prix du livre allemand 2016.

Autobiographie, fiction, chronique captivante de la bipolarité, ce récit n'est pas un inventaire de la maladie, mais plutôt le désir de trouver dans l'écriture et la littérature une "poétique de l'authentique", c'est-à-dire une perception de la double identité du sujet bipolaire chacune comme la seule identité réelle.

Le livre est saisissant, Thomas Melle ne s'épargne pas. Son texte – espèce d'anti-roman d'apprentissage – alterne entre poésie, délires rocambolesques (une coucherie avec Madonna, un passage au McDo avec Thomas Bernhard...) et situations poignantes afin de raconter avec la plus grande sincérité ce qu'il lui est donné de vivre.

Dans cette œuvre unique, l'auteur mélange avec maîtrise ses souvenirs, ses obsessions et ses intuitions, et fait éclater la notion du genre en écrivant sur la bipolarité – ou plus précisément la phase maniaque –, qui peut être aussi une grande machine à fabriquer de la littérature.

Un objet d'une force narrative inouïe.

À propos de *3000 €* (Métailié, 2017) :

« Miroir de la brutalité sociale des temps présents, le roman férocement juste de Thomas Melle suit le parcours abîmé de deux êtres en marge dont il fait s'entrecroiser le destin de galères. »

Sophie Deltin, *La Matricule des anges*

« Un nécessaire coup au cœur, un très grand livre, brutal et vrai. »

Elise Lépine, *Transfuge*

QUESTIONS À LA DIRECTRICE DE COLLECTION

1. Vous avez été frappée par l'authenticité du ton que Thomas Melle utilise pour raconter sa maladie. D'après vous, comment l'auteur a fait pour travailler un sujet si personnel et si difficile à saisir littérairement ?

La qualité de l'écriture et la tonalité du récit, une alliance subtile d'authenticité et de grande souffrance, m'ont bouleversée quand j'ai découvert ce livre. Dans ses précédents romans, dont *3000 €* (Métailié, 2017), Thomas Melle a, il est vrai, créé des personnages bipolaires. Mais dans *Le Monde dans le dos* il va beaucoup plus loin. Dans les interviews qu'il a données quand le livre est sorti en Allemagne, Thomas Melle dit s'être lancé un défi littéraire, pour donner une forme littéraire à cette maladie, plutôt qu'à sa maladie, et en faire le récit au plus près de la réalité. C'était une nécessité vitale. Il a donc convoqué des souvenirs, ceux des périodes de délire comme ceux des moments de dépression. Mais les souvenirs sont facétieux, ils ne reviennent que peu à peu, de façon sélective, incomplète, et contiennent aussi leur part de fiction, d'imagination. Certains événements ne lui sont pas revenus à temps. Mais, précise-t-il, ceux que sa mémoire a ressuscités lui sont apparus avec une netteté effrayante, toutefois l'écriture, comme une armure, lui a permis de les tenir à distance.

2. Dans l'histoire de l'art, la maladie et la folie ont souvent été liées au génie. Pensez-vous que ce livre est à contre-courant de cette idée ?

Le récit de Thomas Melle ne me semble pas s'inscrire dans cette problématique. Il est vrai qu'en littérature, comme dans les autres arts, la maladie mentale a été glorifiée comme la rançon du génie. Melle ne souhaitait ni glorifier ni susciter la pitié, je crois. Il voulait donner un continuum littéraire à une histoire faite de ruptures entre délire et dépression. Il a souligné à plusieurs reprises que l'écriture n'était pas non plus pour lui thérapeutique, il ne souhaitait pas écrire une description clinique des différentes phases de la maladie. Pour écrire ce livre, il a uni ses expériences intimes au regard distancé de l'écrivain. Il n'y a aucun exhibitionnisme dans ce récit. Seulement le désir d'écrire vrai, de dire sa souffrance quand on découvre qu'on n'est plus ni maître de soi ni maître de sa vie, ce qui donne à l'œuvre une qualité littéraire exceptionnelle.

Des livres pour vivre passionnément

CONTACTS :

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins
75006 Paris

Lise Detrigne
Relations libraires - salons
01 56 81 02 48 - 06 03 13 06 22
lise.detrigne@metailie.fr

Marie Voisin
Relations presse - communication
01 56 81 02 46 - 07 87 90 41 94
marie.voisin@metailie.fr

Amrita Sawmy
Assistante communication
01 56 81 02 45
amrita.sawmy@metailie.fr

Métailié
www.editions-metailie.com

Retrouvez-nous sur nos réseaux sociaux :

www.facebook.com/Metailie
www.twitter.com/metailie
www.instagram.com/editionsmetailie